

À première vue, la métaphysique, cette marotte pour vieux puceau maniaque, paraît bien inoffensive, et on ne voit guère en quoi elle est sexuée. Mais si Aristote déboulait dans une cuisine quelconque, avec son air pincé et son bouquin de métaphysique sous le bras, et s'il annonçait à la mégère calée devant l'évier, comme il l'écrit au second livre de son *Traité sur la génération des animaux*, qu'elle n'est rien d'autre qu'*un mâle mutilé... à qui il manque le principe de l'âme*, j'imagine que la matrone soupirerait de lassitude, mais n'en aurait pas grand-chose à braire, de l'être, de l'âme et de tout le toutim, de tout ce qui demeure et dure. Parce que la daronne a depuis toujours les mains dans l'eau de vaisselle, le sang, les sanies et le sperme, et que ces pinailleuses entrouducuterics sur l'Être la feraient vite tartir. Or cette rencontre avortée entre Aristote et la ménagère de plus de cinquante ans révèle combien la spéculation métaphysique est une invention, par les hommes, et pour les hommes. En vérité, les femmes se contrefoutent de ce qui dure, parce qu'elles doivent se coltiner ce qui ne subsiste jamais, ce qui se renouvelle et se corrompt sans cesse. Cela commence à la puberté, avec ce corps qui a ses coquelicots tous les vingt-huit jours, puis avec les premiers chiards qui lui poussent au fond, la déforment par en dedans, naissent, pissent, chient, bouffent, rotent, rechient et rebouffent. Cela continue avec le mari, dont il faut remplir la panse et vider les génitoires. Cela s'achève avec le beau-père dont il faut garnir la cuillère et vider le pot. L'univers maudit auquel les femmes ont été consignées de force, ce sont les corps qu'on nourrit, qu'on lave,

qu'on accouche, corps qui naissent, grandissent, se blessent, s'usent et dépérissent, et puis meurent, toute cette viande qui se gonfle et se vidange, qu'il faut vider et emplir, ces sacs et ces poches, ces ventres et gueules, cavités et fluides, humeurs et jus, foutre et suc, viande en sauce et serpillière....

– Allez trouver là-dedans de l'être qui résiste au changement ! qu'elle gueulerait au métaphysicien, la matrone, si elle avait des lettres, et fouillez-moi donc un peu les chiottes, pour y trouver l'âme au fond des couches !

En leur for intérieur, tous les hommes savent combien la ménagère est dans le vrai. Ils savent pertinemment que le réel est pâteux comme un lendemain de cuite, et le monde, une *branloire pérenne*, comme disait le bon Montaigne. Notre destin est taillé dans le caramel mou et le saindoux, et la vie nous balade sans cesse de la capilotade à la déconfiture. Mais les hommes ne sont pas assez forts et lucides pour être capables d'un tel constat. Il leur faut du mystique et du solennel, des ors et de la pompe. On raconte que l'empereur Vespasien, entrant en agonie, demanda à ses esclaves de le lever de son lit de mort pour une importante déclaration. Les valets s'exécutent et déplumardent celui qui sera bientôt vénéré à l'égal de Zeus dans tous les temples de l'empire, comme c'est le cas de tous les césars qui s'en viennent à trépasser. Il se dresse donc, le croulant couronné, chancelle et titube, prend une inspiration et prépare la sentence définitive. La famille et la meilleure société romaine, rassemblées autour du fatal baldaquin, retiennent leur souffle et supputent... Quelle devise éternelle va sortir de cette bouche fleurie?... Mais tout d'un coup... Ran ! son cul, à Vespasien, se vidange à gros bouillons, et plof ! toute la merde lui dégouline jusque dans les chausses,

et flac! finit en catafouine et mouscaille sur le marbre de Carrare... Alors l'empereur, à mi-chemin entre le gâtisme et le génie, de s'écrier :

– Regardez! Regardez! Je deviens Dieu!

Chaque homme est un petit Vespasien en transit. On veut de la pompe, et on n'aura que de la merde. Mais nous avons tous été élevés comme des futurs petits dieux, et nous ne pouvons supporter la déconfiture du conte de fées. Alors nous plastronnons en inventant ce qui résiste absolument au temps, et que nous appelons l'éternité, l'âme, l'immortalité... Et puis soudain, nous croisons le regard fatigué des femmes. Qui savent. Qui nous ont torchés, relevés, couchés, nourris, vidés... Qui nous ont patiemment épongés, du front à l'asperge. Alors nous leur en voulons, de cette lucidité. Et voilà pourquoi les hommes inventent la religion, par pures représailles contre le savoir profond des femmes. Et voilà pourquoi les théologiens n'osent pas s'approcher des femmes aux règles impures. Et voilà pourquoi les hommes voilent les cheveux des femmes, ces cheveux qui poussent, ondoient, et rappellent que ce sont le mouvement et l'imprévisible qui dominent la vie. Voilà pourquoi l'amour de Dieu cache à peine la haine des femmes.

La femme n'a pas sa place dans une métaphysique de l'être parce qu'elle sait l'imposture de cette couillonnade pour petits garçons grandis trop vite. La femme, lasse des impostures, n'est pas la bienvenue dans la philosophie. Mais ça n'est pas grave, parce que la philosophie n'est qu'une imposture inventée par les fils pour se venger de leur mère...

Les commentateurs d'Irigaray ont été un peu emmerdés aux entournares par ses dernières œuvres. Elle se détourne

de l'écriture. Décide de se consacrer au yoga. Le corps et le souffle, explique-t-elle, avant de fermer son clapet, le souffle et le silence... Autre chose encore, elle médite la figure de la déesse Déméter... Et puis celle de la Vierge Marie... Un voile pudique a été posé sur la linguiste vieillissante, dont on laissa entendre qu'elle yoyotait de la touffe en raison du grand âge. Je n'y crois goutte. Mettre l'accent sur le yoga, c'est parier sur le corps contre l'âme, sur la présence au monde contre la métaphysique. Pointer la puissance du souffle et du silence, c'est ne plus pactiser avec le langage outil de domination masculine. Et la Vierge Marie... Luce Irigaray a une interprétation très étonnante : si Marie est vierge, c'est qu'elle n'a pas été pénétrée par l'homme. Sa virginité, c'est d'abord une manière de consacrer un royaume d'autonomie dans un monde où la valeur d'une femme se mesure à ce qu'un homme peut en faire en la pénétrant et en la fécondant.

Alors voilà. Je ne cache pas ma profonde indifférence au yoga et à tous ces genres d'orientaleries sans niaque ni nerf. Il me faut du bifteck et du ring, à moi, de la viande rouge et des coups de latte. Et de même, j'ai trop la jaffe et la gueule ouverte pour tenter le silence. D'entrer dans un débit de boissons et de causer à personne, déjà, pour moi, c'est un crime contre l'humanité. Quitte à périr au combat, je boirais du blanc et je me causerais à moi-même en boucle et préférerais mourir là, noyé dans ma tristesse esseulée et le ringlinglin tout râpeux, plutôt que de faire vœu de silence dans un caboulot bondé de populo... Et puis la Vierge Marie, les bondieuseries et tout le bataclan, j'ai failli dire que je laisse ça aux bonnes femmes, mais ici, c'est une terrible faute de goût...

Mais enfin, Irigaray, moderne Phyllis, démontre avec brio

que le langage en général, et la philosophie en particulier, sont des armes de domination. Aussi renonce-t-elle, avec une cohérence absolue, à la parole et se tourne-t-elle vers le corps et le mythe.

... Et s'il y en a un qui perd peu à peu la face au fil des pages qu'il écrit, aimable lectrice et miséricordieux lecteur, sache que c'est bien moi. Je voulais montrer combien les femmes sont de brillantes philosophes, et découvrir que les plus hardies d'entre elles furent suffisamment fortes et aguerries pour renoncer au langage discursif et à la philosophie, cette arme des faibles...

Et moi, là-dedans? En quelle galère m'en suis-je allé?
Ai-je bien raison de continuer de philosopher?

Ne devrais-je pas, à mon tour, plutôt que de vouloir laisser parler les femmes, commencer par fermer ma grande gueule?...

De vous à moi, public, j'aurais mieux fait de ne pas commencer ce bouquin...

Travaux pratiques

Exercice n° 1

Étudie avec la plus grande attention les émissions consacrées au foot. Chacun sait que les tribunes de n'importe quel stade sont le lieu de la libération d'une parole homophobe, raciste et sexiste, et que, comme on dit à Marseille lors des matches contre le PS-G, « Paris, on t'encule ». Observe que ces émissions, pour se dédouaner, utilisent les

services de speakerines qui causent foot avec une aisance admirable. Note cependant deux points : premièrement, ces commentatrices doivent être gaulées comme des avions de chasse ; deuxièmement, elles doivent reproduire le vocabulaire footballistique où il est question de « déflorer le but », et de « pénétrer la défense adverse ». Profite qu'une émission de ce genre laisse la parole aux auditeurs pour obtenir l'antenne en direct. Au moment où les micros te sont ouverts, déclare en préambule que les commentatrices du ballon rond sont à peu près comme les Noirs dans les comédies hollywoodiennes des années soixante : un alibi pour maintenir et renforcer la ségrégation sexiste. Affirme ensuite que tout le discours footballistique suinte la bite, surtout dans la bouche des filles. Enfin, avant qu'on te coupe l'antenne, mets-toi à chanter un *Ave Maria* à tue-tête.

Exercice n° 2

Va consulter un psychanalyste. Demande-lui de t'expliquer ce que c'est que le *phallus manquant*, s'il est vrai que les fillettes, n'ayant qu'un trou, se sentent dépossédées du zizi, etc. Laisse-le pérorer cinq bonnes minutes sur ces couillonnades freudo-lacaniennes. Puis interromps-le en évoquant un cas de ta connaissance, exactement contraire. À ce moment-là, il va pencher la tête sur le côté, et t'inviter à aller plus loin avec beaucoup de papelardise dans le ton. Raconte alors le cas d'un homme qui a l'impression d'avoir entre les jambes, là où la chair abonde, une *zézette farcie*. Généralise, et expose-lui que tous les hommes éprouvent ce syndrome du *vagin rempli*. Enchaîne, et explique que cela est la cause de la peur panique du vide et du silence qui caractérise la condition masculine. Au moment précis

où il va répliquer, déclare : « la preuve ». Puis tourne les talons. Si possible, aiguilles.

Exercice n° 3

Va dans un cours de méthode Feldenkrais, qui « veut faire sauter les verrous émotionnels du corps », où les formateurs sont toujours des mâles à la crinière blanchissante, bavasseurs d'interminables platitudes néo-bouddhiques. Ils ont des écharpes bleu pâle et des chemises de cotonnade. Attends le moment où on va te demander de faire cesser le dialogue intérieur, de ne plus penser pour laisser s'exprimer ton corps. Insurge-toi. Refuse de l'écouter, car ne plus penser, ce serait encore penser, et oblitérer une fois encore l'accès au corps en se soumettant aux diktats de la conscience. Arrange-toi pour mettre un joli bordel dans le groupe jusqu'à ce qu'on te foute dehors. Passe par les vestiaires. Profites-en pour vider les sacs et les portefeuilles de tous ces êtres de lumière qui méprisent l'avoir et les biens de ce monde. Tu les aideras ainsi au détachement qu'ils préconisent sans passer par la parole et la pensée discursive.